

Annexes

ANNEXE 1 : PORTRAIT DE JEAN-LOUIS BENOIT

Auteur, metteur en scène, scénariste et réalisateur. Directeur du Théâtre national de Marseille La Criée depuis 2001, il y met en scène *La Trilogie de la villégiature* de Carlo Goldoni en 2002, *Paul Schippel ou le prolétaire bourgeois* de Carl Sternheim en 2003, *Retour de guerre* suivi de *Bilora* de Angelo Beolco dit Ruzante en 2004 (reprise et tournée en 2005), *Les Caprices de Marianne* d'Alfred de Musset en 2006, *Du Malheur d'avoir de l'esprit* d'Alexandre Griboïedov en 2007, *Le temps est un songe* d'Henri-René Lenormand en 2008. Il crée *De Gaulle en mai* au Théâtre national Marseille La Criée en octobre 2008.



© ANTOINE BENOIT

Il participe à la création du Théâtre de l'Aquarium à la Cartoucherie de Vincennes (dont il est le directeur de 1996 à décembre 2001). Il y écrit et met en scène de nombreux spectacles : *Conversation en Sicile* de Elio Vittorini (2001) ; *Henry V* de William Shakespeare (1999) ; *Une Nuit à l'Élysée* de Jean-Louis Benoit (1998) ; *Les Ratés* de Henri-René Lenormand (1995) ; *La Nuit, la télévision et la guerre du golfe* de Jean-Louis Benoit (1992) ; *La Peau et les os* de Georges Hyvernaud (1991) ; *Les Voeux du Président* de Jean-Louis Benoit (1990) ; *Louis* de Jean-Louis Benoit (1989) ; *Le Procès de Jeanne d'Arc, veuve de Mao Tsé-Toung* de Jean-Louis Benoit (1987) ; *Les Incurables* de Jean-Louis Benoit (1985) ; *Histoires de famille* d'après Anton Tchekhov (1983) ; *Un Conseil de classe très ordinaire* de Patrick Boumard (1981) ; *Pépé* de Jean-Louis Benoit et Didier Bezace (1979).

À la Comédie-Française :

Le menteur de Pierre Corneille (2004) ; *Le Bourgeois gentilhomme* de Molière (2000) ; *Le Revizor* de Gogol (1999) - Molière 1999 de la « meilleure pièce du répertoire » ; *Les Fourberies de Scapin* de Molière (1997) - Molières 1998 de la « meilleure mise en scène » et du « meilleur spectacle du répertoire » ; *Moi* de Eugène Labiche (1996) ; *Mr Bob'le* de Georges Shéhadé (1994) ; *L'Étau* de Luigi Pirandello (1992).

Au Théâtre de l'Atelier :

La Parisienne de Henri Becque (1995).

Au Théâtre du Rideau Vert, Montréal :

Les Fourberies de Scapin de Molière (2001).

Il réalise pour le cinéma :

L'Apache ; *Les Poings fermés* ; *Dédé* ; *La Mort du Chinois*.

Il réalise pour la télévision :

Les Disparus de Saint-Agil ; *Le Bal* ; *La Fidèle Infidèle* ; *La Parenthèse*.

Scénariste pour la télévision :

L'Homme aux semelles de vent, Arthur Rimbaud de Marc Rivière ; *Le Crime de Monsieur Stil* de Claire Devers ; *Les Jours heureux* de Luc Béraud ; *La Voleuse de Saint-Lubin* de Claire Devers ; *Madame Sans-gêne* de Philippe de Broca ; *Le Pendu* de Claire Devers.

Pour le cinéma :

Alberto Express d'Arthur Joffé ; *Les Aveux de l'innocent* de Jean-Pierre Amérys ; *Un Divan à New-York* de Chantal Akerman ; *Que la lumière soit !* d'Arthur Joffé ; *La Femme de chambre du Titanic* de Bigas Luna.

Le temps est un songe et *De Gaulle en mai* ont fait l'objet de dossiers pédagogiques dans la collection Pièce (dé)montée (nos 34 et 58), édités par le CRDP de l'académie d'Aix-Marseille avec le Théâtre national Marseille La Criée :

> *Le temps est un songe* : www.crdp-aix-marseille.fr/spip.php?article247

> *De Gaulle en mai* : www.crdp-aix-marseille.fr/spip.php?article453

Des dossiers hors collection sont également disponibles sur le site www.crdp-aix-marseille.fr pour les spectacles *Les Caprices de Marianne*, *Du malheur d'avoir de l'esprit* et *Retour de guerre*, suivi de *Bilora*.

ANNEXE N° 2 = PORTRAIT DE WILLIAM SHAKESPEARE (1564-1616)

Né en 1564 à Stratford-on-Avon (Angleterre), William Shakespeare est considéré comme l'un des dramaturges les plus grands de tous les temps, mais sur qui l'on a le moins de précisions biographiques. Fils de commerçant aisé, il épouse à dix-huit ans Anne Hathaway, mais ne semble pas avoir été heureux en ménage. Il quitte Stratford en 1587 dans des circonstances que l'on ignore et s'installe à Londres. Il trouve du travail dans un théâtre et révèle son talent en « arrangeant » des pièces achetées aux auteurs. Il prend comme modèle les dramaturges de son époque tels que Marlowe, Greene et Peele.

Peines d'amour perdues (vers 1590) est considéré comme sa première pièce originale, suivie de plusieurs poèmes galants (*Vénus et Adonis*, *Le Viol de Lucrece*). Le poète conquiert l'estime de la jeune reine Elisabeth I^{re} qui marque pendant toute sa vie une préférence pour son œuvre.

Il commence sa carrière en reprenant des pièces à sujet historique : *Henri VI*, également attribué à Marlowe, *Greene* ou *Peele*, puis *Richard III* (1593), suivis de *Richard II* (1594), *Le Roi Jean* (1595), *Henri IV* (1597-98), *Henri V* (1599) et enfin *Henri VIII* (1612), qui composent son cycle sur l'histoire de l'Angleterre. L'auteur fait partie, depuis 1594, de la troupe de Lord Hunsdon, qui devient Troupe du Roi en 1603.

Il compose des pièces inspirées de l'Antiquité : *Titus Andronicus* (1590), *Jules César* (1600), *Troilus et Cressida* (1602), *Antoine et Cléopâtre* (1606), *Coriolan* (1607) et *Timon d'Athènes* (1607).

Un autre « groupe » de pièces est celui des tragédies, parmi lesquelles figure en tête *Roméo et Juliette* (1595), puis *Hamlet* (1602), *Othello* (1604), *Le Roi Lear* (1606) et *Macbeth* (1606).

Le groupe des comédies-drames, comédies pures et féeries comporte *La Mégère apprivoisée* (deux versions, 1585 et 1597), *La Comédie des erreurs* (1591), *Les Deux Gentilshommes de Vérone* (vers 1595), *Beaucoup de bruit pour rien* (1599), *Comme il vous plaira* (1559), *La Nuit des rois* (1602), *Les Joyeuses Commères de Windsor* (vers 1599), *Tout est bien qui finit bien* (1602), *Mesure pour mesure* (1604), *Le Songe d'une nuit d'été* (1594), *Le Marchand de Venise* (vers 1596), *Le Conte d'hiver* (1611) et *La Tempête* (1611), considérée comme la dernière pièce de l'auteur qui se retire à Stratford, riche et apaisé, à l'âge de quarante-sept ans, où il meurt en 1616.

Des trente-sept pièces attribuées à Shakespeare, seize seulement furent publiées de son vivant ; la totalité de son œuvre fut réunie par des amis poètes dans une édition in-folio en 1623. Certains érudits ont contesté l'existence de Shakespeare, y voyant un prête-nom pour quelque grand seigneur ou bien attribuant à Bacon la paternité, alors qu'aujourd'hui on croit généralement au vrai Shakespeare. Cet homme possédait à la fois un don d'observation, un sens poétique, une force de pensée et un génie dramatique si exceptionnels qu'il a pu produire d'immortels chefs-d'œuvre encore représentés aujourd'hui partout dans le monde.

Sur le théâtre élisabéthain, on se rapportera au dossier Pièce (dé)montée n° 25 consacré au *Roi Lear*, mis en scène par Jean-François Sivadier en 2007, édité par les CRDP des académies d'Aix-Marseille et de Paris avec le Festival d'Avignon :

<http://crdp.ac-paris.fr/piece-demontee/piece/index.php?id=le-roi-lear>

ANNEXE N° 3 = RÉSUMÉ DÉTAILLÉ

Comédie en cinq actes

Acte I : rescapée d'un naufrage, Viola parvient en Illyrie où, pour se protéger de toute mésaventure, elle décide de revêtir l'apparence d'un frère jumeau qu'elle croit mort, Sébastien. Elle entre au service du duc Orsino, qui, charmé par sa candeur, lui demande d'intercéder auprès d'Olivia, jeune femme en deuil également d'un frère. Aussitôt, Viola-Césario tombe amoureuse d'Orsino. Lorsque Olivia voit Viola-Césario, elle s'éprend à son tour immédiatement de lui (d'elle).

Acte II : Viola-Césario tente tant bien que mal de repousser les avances d'Olivia et se désespère de ne pouvoir être aimée de son maître sous son apparence d'homme. Sur les conseils de Sir Toby Belch, oncle d'Olivia, Sir Andrew Aguecheek, un piètre prétendant d'Olivia, décide de provoquer en duel Viola-Césario, décidément trop proche de sa belle. Une autre intrigue se déroule parallèlement. Elle implique Sir Toby Belch, Sir Andrew Aguecheek, Fabian et Maria, les serviteurs d'Olivia, et le clown Feste. Les joyeux lurons préparent un guet-apens à Malvolio, l'intendant d'Olivia qui en est amoureux. Malvolio est très orgueilleux et prétentieux. Maria lui écrit une lettre d'amour qu'elle signe du nom d'Olivia. Elle demande à Malvolio de toujours sourire lorsqu'il la voit, de porter des chaussettes jaunes et des jarrettières croisées pour lui signifier qu'il a reçu son message.

Actes III : Sir Andrew n'est pas très courageux et regrette de s'être engagé dans ce duel contre Viola-Césario, qui n'est pas plus encline à se battre. Entre-temps, Sébastien, le jumeau de Viola, qui a été repêché par les marins du capitaine Antonio, se retrouve en Illyrie. Malvolio se laisse prendre au piège tendu par Maria et en rajoute lorsqu'il voit Olivia. Croyant qu'elle a maintenant affaire à un fou, Olivia demande qu'on s'occupe de Malvolio. Sir Toby le fait enfermer dans une pièce obscure jusqu'à ce qu'il recouvre ses esprits.

Acte IV : Sébastien est pris pour Viola-Césario et est forcé au duel contre Sir Andrew à qui il assène un coup sur la tête. Pensant qu'il s'agit de Viola-Césario, Olivia lui demande de l'épouser. Surpris, Sébastien acquiesce immédiatement. Malvolio finit par être libéré par le clown Feste.

Acte V : l'histoire s'éclaircit lorsque les deux jumeaux se retrouvent enfin. Ayant perdu Olivia, Orsino se retourne vers Viola qui l'aime toujours. Ils décident de se marier. À sa grande déception, Malvolio découvre le complot à son endroit et apprend qu'Olivia est mariée à Sébastien ; il jure malédiction à la joyeuse compagnie.



ANNEXE N° 4 = SOURCES

Les Ménechmes, Plaute (vers 215 av J.-C.), traduction de Pierre Grimal, Gallimard, 1971

La pièce commence par la présentation de l'argument exposé par le Prologue.

PROLOGUE : D'abord, salut et félicité à moi, et à vous, spectateurs ; c'est le premier objet de mon message. Ensuite, je vous apporte ici Plaute, non pas dans ma main, mais au bout de ma langue ; recevez-le, je vous prie, avec des oreilles favorables. Maintenant, voici l'analyse de la pièce, faites attention : je la resserrerai dans le moins de mots possible. Les poètes supposent toujours dans leurs comédies que l'action se passe à Athènes ; c'est pour que leur ouvrage vous paraisse mieux sentir son grec. Moi, je vous dirai sans fiction où l'on assure que les faits ont eu lieu. Ainsi donc, le sujet est grecisant, mais non pas atticisant toutefois ; il sicilianise. Après cet avis préliminaire, j'en viens à l'exposition des faits. Je ne vous donnerai pas la pitance par boisseau, par double boisseau ; tout le grenier y passera, tant j'ai l'humeur libérale en fait de narration. Il y avait à Syracuse un marchand d'un certain âge, auquel deux jumeaux naquirent, d'une si parfaite ressemblance que leur mère nourrice ne les pouvait distinguer, elle qui leur donnait le sein, ni même la mère qui leur avait donné le jour. Je le tiens de quelqu'un qui avait vu les deux enfants ; moi, je ne les ai pas vus, je ne

veux pas vous en faire accroire. Ils avaient sept ans, lorsque leur père chargea un grand bateau d'une riche cargaison, et prit avec lui un des fils : il s'agissait d'un voyage à Tarente pour son commerce ; l'autre demeura auprès de la mère, à la maison. On célébrait des jeux à Tarente quand ils y arrivèrent ; il y avait, comme toujours en pareille circonstance, un grand concours de monde. L'enfant fut séparé de son père et s'égara dans la foule ; un marchand épidaïnien qui se trouvait là s'empara de l'enfant et l'emporta dans son pays. Le père, désespéré d'avoir perdu son fils, tomba malade de chagrin, et mourut au bout de quelques jours à Tarente. Quand parvint à Syracuse la nouvelle du rapt de l'enfant et de la mort du père chez les Tarentins, l'aïeul fit prendre au jumeau qui restait le nom de l'autre, tant son petit-fils enlevé lui était cher ; il nomma le survivant Ménechme, comme l'autre se nommait, et comme il se nommait lui-même. J'ai retenu le nom facilement, parce que j'étais présent quand on appelait l'enfant à grands cris. Je vous en préviens donc, afin que vous n'y soyez pas trompés ; les deux frères portent le même nom.

La Comédie des erreurs, William Shakespeare, acte I, scène 1, traduction de François-Victor Hugo, collection La Pléiade, Gallimard, 1959

Bravant l'interdit qui condamne à mort tout Syracusien surpris aux abords d'Ephèse, Égéon, marchand de Syracuse, plaide sa cause auprès du duc Solinus en racontant ses malheurs et la perte d'un de ces jumeaux lors d'un naufrage.

Égéon, marchand de Syracuse, Solénius, duc d'Ephèse.

ÉGÉON : [...] On ne pouvait m'imposer une tâche plus pénible que celle de dire mes indicibles malheurs. Cependant, pour que le monde sache bien que je meurs pour le seul crime d'avoir obéi à la nature, je dirai ce que ma douleur me permettra de dire. Je naquis à Syracuse, et j'épousai une femme qui eût fait mon bonheur, comme moi le sien, sans notre mauvaise étoile. Je vivais avec elle en joie ; notre fortune croissait, grâce à d'heureux voyages que je faisais fréquemment à Epidamnus, quand mon facteur mourut. La nécessité de veiller sur mes biens restés à l'abandon m'arracha aux doux

embrassements de mon épouse. J'étais absent depuis six mois à peine, quand elle-même, presque défaillante sous la délicieuse peine infligée aux femmes, fit ses préparatifs pour me rejoindre, et bientôt arriva saine et sauve où j'étais. Peu de temps après, elle devint l'heureuse mère de deux beaux garçons, se ressemblant à tel point, chose étrange, qu'ils ne pouvaient distinguer que par leur nom. À la même heure et dans la même hôtellerie, une pauvre fut délivrée d'un fardeau pareil, deux garçons parfaitement semblables ; leurs parents étant dans une indigence extrême, j'achetai

ces enfants et les élevai pour les mettre au service des miens. [...] Ma femme insistait chaque jour pour notre retour à Syracuse, j'y consentis à regret ; trop tôt, hélas ! Nous nous embarquâmes. Partis d'Epidamnum, nous avons fait une lieue avant que la mer toujours

obéissante au vent nous fit pressentir aucun malheur tragique ; mais nous ne gardâmes pas plus longtemps notre espoir ; car bientôt le peu de lumière que nous accordait le ciel ne fit que révéler à nos esprits épouvantés l'alarmante certitude d'une mort immédiate.

La Nuit des rois, William Shakespeare, acte I, scène 2, traduction de Jean-Michel Déprats, Éditions Théâtrales, 1996

Suite au naufrage du vaisseau qui les transportait elle et son frère jumeau, Viola, en deuil de ce dernier, prend la décision de se travestir en homme avant de s'aventurer plus avant dans l'inconnu.

Entrent Viola, un capitaine et des marins.

VIOLA :

Amis, quel est ce pays ?

LE CAPITAINE :

C'est l'Illyrie, madame.

VIOLA :

Et qu'irais-je faire en Illyrie ?

Mon frère, lui, est au Paradis.

Peut-être que par chance il ne s'est pas noyé : qu'en pensez-vous matelots ?

LE CAPITAINE :

C'est par chance que vous-même avez été sauvée.

[...]

VIOLA :

Pour ces paroles, voici de l'or :

Mon propre salut persuade mon espoir,

Auquel ton récit sert de caution,

Qu'il eut le même sort. Connais-tu ce pays ?

LE CAPITAINE :

Oui, madame, très bien car je suis né et j'ai grandi

À moins de trois heures de route de cet endroit.

VIOLA :

Qui gouverne ici ?

LE CAPITAINE :

Un duc, aussi noble de cœur que de nom.

VIOLA :

Quel est son nom ?

LE CAPITAINE :

Orsino.

VIOLA :

Orsino ! J'ai entendu mon père le nommer.

Il était célibataire alors.

LE CAPITAINE :

Et il l'est toujours, ou l'était encore récemment ;

Car il y a un mois à peine je suis parti d'ici

Et la rumeur toute fraîche était alors

(Vous le savez, de ce que font les grands, les petits bavardent)

Qu'il recherchait l'amour de la belle Olivia.

VIOLA :

Qui est-elle ?

LE CAPITAINE :

Une vierge vertueuse, fille d'un comte

Qui est mort il y a douze mois, l'abandonnant

À la protection d'un fils, son frère,
Qui mourut lui aussi peu de temps après ; et pour le tendre amour duquel
Elle a (dit-on) abjuré la compagnie
Et la vue des hommes.

[...]

VIOLA :

Tu as belle allure, capitaine ;

[...]

Je t'en prie (je te paierai avec munificence)
Cache ce que je suis, et aide-moi à trouver
Le déguisement susceptible de convenir
À la forme de mon projet. Je servirai ce duc ;
Tu me présenteras à lui comme un eunuque.
Tu n'y perdras pas ta peine, car je sais chanter
Et lui jouerai toutes sortes de musique
Qui me prouveront tout à fait digne de son service.
Pour la suite, je m'en remets au temps ;
Modèle seulement ton silence sur mon stratagème.

LE CAPITAINE :

Soyez son eunuque, moi je serai votre muet :
Quand ma langue babillera, que mes yeux ne voient plus jamais.

VIOLA :

Je te remercie, conduis-moi.

Ils sortent.

ANNEXE N° 5 = DISTRIBUTION

ORSINO, duc d'Illyrie (Arnaud Décarsin)

VALENTIN et **CURIO**, gentilshommes de la suite du Duc

PREMIER et **SECOND OFFICIER**, au service du Duc

VIOLA, travestie par la suite sous le nom de Césario (Nathalie Richard)

SÉBASTIEN, son frère jumeau (Guillaume Clausse)

LE CAPITAINE du vaisseau naufragé, ami de Viola (Laurent Montel)

ANTONIO, un autre capitaine de vaisseau, ami de Sébastien (Laurent Montel)

OLIVIA, comtesse (Ninon Brétécher)

MARIA, suivante d'Olivia (Luc Tremblais)

SIR TOBY BELCH, parent d'Olivia (Jean-Claude Legua)

SIR ANDREW AGUECHEEK, compagnon de Sir Toby (Jean-Marc Bihour)

MALVOLIO, intendant d'Olivia (Jean-Pol Dubois)

FABIEN, membre de la maison d'Olivia (Dominique Compagnon)

LE CLOWN (FESTE), bouffon d'Olivia (Dominique Valadié)

UN SERVITEUR d'Olivia

UN PRÊTRE

MUSICIENS, SEIGNEURS, MARINS, GENS DE SUITE (Juliette Augert, Claire Calvi, Pauline Méreuze)

ANNEXE N° 6 : LECTURE

Acte I, scène 2

Rescapée d'un naufrage, Viola se retrouve en Illyrie et expose au Capitaine sa résolution de se travestir.

VIOLA :

Tu as belle allure, capitaine ;
Et bien que la nature, d'un mur magnifique
Entoure souvent la corruption, de toi pourtant
Je croirais volontiers que ton esprit s'accorde
Avec ta belle apparence extérieure.
Je t'en prie (je te paierai avec munificence)
Cache ce que je suis, et aide-moi à trouver
Le déguisement susceptible de convenir
À la forme de mon projet. Je servirai ce duc ;
Tu me présenteras à lui comme un eunuque.
Tu n'y perdras pas ta peine, car je sais chanter
Et lui jouerai toutes sortes de musique
Qui me prouveront tout à fait digne de son service.
Pour la suite, je m'en remets au temps ;
Modèle seulement ton silence sur mon stratagème.

LE CAPITAINE :

Soyez son eunuque, moi je serai votre muet :
Quand ma langue babillera, que mes yeux ne voient plus jamais.

VIOLA :

Je te remercie, conduis-moi.

Ils sortent.

Acte I, scène 4

Ayant pris l'apparence de Césario, Viola devient le confident du Duc et se voit confier une mission des plus délicates : intercéder auprès de la « cruelle » Olivia, sa rivale, en faveur de son nouveau maître Orsino dont elle s'est éprise.

LE DUC :

Cher garçon, crois-le ;
Car c'est mal présenter ton âge heureux
Que de dire que tu es un homme ; la lèvre de Diane
N'est pas plus douce et plus vermeille : ta petite voix flûtée,
Claire et haut perchée, est celle d'une jeune fille
Et tout te prédestine au rôle d'une femme.
Ton astre, je le sais, est favorable
À cette affaire. Que quatre ou cinq d'entre vous l'escortent ;
Tous, si vous le voulez : pour moi je ne me sens jamais mieux
Que lorsque je suis seul. Réussis dans cette entreprise,
Et tu vivras aussi libéralement que ton maître,
Disant que sa fortune est tienne.

VIOLA :

Je ferai de mon mieux
La cour à votre dame : (*à part*) ô, dur combat, mon âme !

Acte V, scène 1

Lors d'une ultime scène de reconnaissance, frère et sœur, Césario/Viola et Sébastien, se retrouvent, incrédules, et révèlent enfin leur identité aux yeux des personnages, tous présent à l'exception du Capitaine.

ANTONIO :

Êtes-vous Sébastien ?

SÉBASTIEN :

Peux-tu en douter, Antonio ?

ANTONIO :

Comment vous êtes-vous divisé de la sorte ?

Les moitiés d'une pomme coupée en deux ne sont pas plus jumelles

Que ces deux créatures. Lequel est Sébastien ?

OLIVIA :

Quel prodige !

SÉBASTIEN :

Est-ce moi qui suis là ? Je n'eus jamais de frère ;

Et il ne peut y avoir dans ma nature ce don divin

D'être ici et partout. J'avais une sœur,

Que les vagues aveugles de la tempête ont dévorée ;

Par charité, quelle est votre parenté avec moi ?

Quel est votre pays ? Votre nom ? Votre famille ?

VIOLA :

Je suis de Messaline : mon père s'appelait Sébastien ;

Un autre Sébastien était mon frère :

C'est vêtu comme vous qu'il sombra dans sa tombe marine.

Si les esprits peuvent emprunter forme et vêtement,

Vous venez pour nous effrayer.

SÉBASTIEN :

Je suis un esprit, certes,

Mais revêtu de ce corps charnel que j'ai comme les autres

Reçu en sortant du ventre de ma mère.

Si vous étiez une femme, car tout le reste concorde,

Je laisserais mes larmes couler sur votre joue

Et je dirais : « Sois trois fois bienvenue, ô Viola la noyée. »

VIOLA :

Mon père avait un grain de beauté sur le front.

SÉBASTIEN :

Le mien aussi.

VIOLA :

Et il est mort le jour

Où Viola eut treize ans.

SÉBASTIEN :

Oh ! ce souvenir est encore vivant dans mon âme !

Il acheva, c'est vrai, son mortel pèlerinage

Le jour-même où ma sœur eut treize ans.

VIOLA :

Si rien ne s'oppose à notre bonheur commun

Que ce costume masculin par moi usurpé,

Ne m'embrassez pas avant que toutes les circonstances

De lieu, de temps, de hasard ne concourent à prouver

Que je suis bien Viola ; pour vous le confirmer,

Je vous emmènerai dans cette ville voir le capitaine

Chez qui sont déposés mes vêtements de fille ; c'est par son entremise secourable

Que je fus préservée et pus servir ce noble comte :

Tous les événements de ma fortune depuis lors

Se sont partagés entre cette dame et ce seigneur.

SÉBASTIEN (à Olivia) :

Et c'est ainsi, madame, que vous vous êtes méprise.
Mais la nature par ce détour n'a fait que suivre sa pente.
Vous vouliez vous unir à une vierge ;
En ce cas, sur ma vie, vous n'êtes pas trompée :
Vous êtes fiancée à la fois à un homme et à la virginité.

LE DUC :

Ne restez pas stupéfaite, son sang est vraiment noble.
S'il en est ainsi, puisque l'illusion semble dire la vérité,
J'aurai ma part de cet heureux naufrage.
(à Viola) Toi mon garçon, ne m'as-tu pas affirmé mille fois
Que jamais tu n'aimerais femme autant que moi ?

VIOLA :

Et toutes ces affirmations, je les jure à nouveau,
Et tous ces serments mon âme les tiendra aussi fidèlement
Que la sphère du soleil garde le feu
Qui sépare la nuit du jour.

LE DUC :

Donne-moi ta main,
Et laisse-moi te voir dans tes habits de femme.

VIOLA :

C'est le capitaine qui m'amena sur ce rivage
Qui détient mes vêtements de jeune fille ;
Il est pour l'instant en prison
À la suite d'une action intentée par Malvolio,
Un gentilhomme de la maison de Madame.



ANNEXE N° 7 = LE PERSONNAGE DU CLOWN

Acte III, scène 1

Entrent Viola et le clown (jouant de la flûte et du tambourin).

VIOLA :

Dieu te garde, ami, toi et ta musique ! Vis-tu de par ton tambourin ?

LE CLOWN :

Non, monsieur, je vis de par l'église.

VIOLA :

Es-tu homme d'Eglise ?

LE CLOWN :

Nullement, monsieur. Je vis de par l'église car je vis dans ma maison, et ma maison est située de par l'église.

VIOLA :

Tu pourrais aussi bien dire que le roi couche avec une mendicante, si la mendicante habite près de chez lui ; ou que le tambourin est l'appui de l'église, si tu appuies ton tambourin contre l'église.

LE CLOWN :

Vous l'avez dit, monsieur. Quelle époque ! Une phrase n'est qu'un gant de chevreau pour un esprit agile : comme il la retourne vite à l'envers !

VIOLA :

Ça, c'est certain : ceux qui jouent subtilement avec les mots ont vite fait de les dévergondner.

LE CLOWN :

C'est pourquoi j'aurais préféré que ma sœur n'ait pas de nom, monsieur.

VIOLA :

Pourquoi, l'ami ?

LE CLOWN :

Eh bien, monsieur, son nom est un mot, et en jouant avec ce mot on pourrait dévergondner ma sœur. Mais de fait les mots sont de vraies crapules depuis qu'on ne tient plus sa parole.

VIOLA :

Pour quelle raison, l'ami ?

LE CLOWN :

Ma foi, monsieur, je ne saurai vous en donner une sans des mots, et les mots sont devenus si trompeurs que je répugne à les utiliser pour raisonner.

VIOLA :

Décidément, tu es un joyeux drille, et tu ne te soucies de rien.

LE CLOWN :

Pas du tout, monsieur, je me soucie de quelque chose ; mais en conscience, monsieur, je ne me soucie pas de vous : si c'est là ne se soucier de rien, monsieur, j'aimerais que cela suffise à vous rendre invisible.

VIOLA :

N'es-tu pas le fou de madame Olivia ?

LE CLOWN :

En vérité non, monsieur, madame Olivia n'a pas de folie. Elle n'aura pas de fou chez elle, monsieur, avant d'être mariée, et les fous sont aux maris ce que les sardines sont aux harengs, des deux, ce sont les maris les plus grands. Je ne suis pas véritablement son fou, mais son corrupteur de mots.

VIOLA :

Je t'ai vu dernièrement chez le comte Orsino.

LE CLOWN :

La folie, monsieur, fait le tour de la terre comme le soleil, elle brille partout. Cela m'attristerait, monsieur, si le fou n'était pas aussi souvent auprès de votre maître qu'auprès de ma maîtresse : je crois bien avoir vu chez elle Votre Sagesse.

ANNEXE N° 8 : TRADUCTIONS

Cette chanson vient clore le dénouement alors que le sort des personnages vient d'être fixé : les principaux protagonistes voient couronner leurs espoirs, à l'exception de Malvolio, qui crie vengeance. Demeuré seul sur scène, Feste entonne la chanson qui suit.

Chanson de Feste (V,1)

All save the clown go within.

CLOWN, *sings* :

But when I was a little tiny boy,
With hey, ho, the wind and the rain :
A foolish thing was but a toy
For the rain it raineth every day.

But when I came to man's estate,
With hey, ho, the wind and the rain :
'gainst knaves and thieves men shut their gate,
For the rain it raineth every day.

But when I came alas to wive,
With hey, ho, the wind and the rain :
By swaggering could I never thrive,
For the rain it raineth every day.

But when I came unto my beds,
With hey, ho, the wind and the rain :
With toss-pots still had drunken heads,
For the rain it raineth every day.

A great while ago the world begun
With hey, ho, the wind and the rain :
But that's all one, our play is done,
And we'll strive to please you every day.



Différentes traductions**Traduction de Jean-Michel Déprats, Éditions Théâtrales, 2005, utilisée pour la mise en scène de Jean-Louis Benoit**

LE CLOWN :

Quand j'étais un tout petit garçon
 Dans le vent, ohé ! dans la pluie,
 On m'passait tous mes tours d'polisson,
 Car d'la pluie il en pleut tous les jours.

Quand j'atteignis l'âge d'homme enfin,
 Dans le vent, ohé ! dans la pluie,
 On m'chassa en me traitant d'coquin,
 Car d'la pluie il en pleut tous les jours.

Quand, hélas, j'en vins à convoler,
 Dans le vent, ohé ! dans la pluie,
 Ça m'servit plus à rien de crâner,
 Car d'la pluie il en pleut tous les jours.

Et quand vint l'âge de s'aliter,
 Dans le vent, ohé ! dans la pluie,
 J'rentrions toujours un verre blanc dans l'nez,
 Car d'la pluie il en pleut tous les jours.

Y'a longtemps qu'le monde a commencé
 Dans le vent, ohé ! dans la pluie,
 C'est égal, la pièce est terminée
 Pussions-nous vous plaire tous les jours.

Traduction de Ariane Mnouchkine, Théâtre du Soleil/Solin, 1982

LE CLOWN :

Quand j'étais un tout petit garçon
 Avec he avec ho avec le vent et la pluie
 La folie alors n'était qu'amusement
 Car il pleut de la pluie tous les jours.

Quand je parvins à l'âge d'homme
 Avec he avec ho avec le vent et la pluie
 Contre coquins, contre fripons,
 Les gens fermaient leur porte
 Car il pleut de la pluie tous les jours.

Mais quand je vins hélas à prendre femme
 Avec he avec ho avec le vent et la pluie
 De mes fanfaronnades je fis nul profit
 Car il pleut de la pluie tous les jours.

Le monde a commencé il y a longtemps déjà
 Avec he avec ho avec le vent et la pluie
 Mais tout ça c'est égal, notre pièce est finie
 Puisqu'il pleut tous les jours.
 Nous tâcherons de vous plaire tous les soirs.

Traduction de Jean-Louis Curtis

LE CLOWN :

Lorsque j'étais un petit marmouset,
Par le vent, ô gué, par la pluie,
Avec des riens je m'amusais
Car la pluie elle pleut jour et nuit.

Mais quand j'eus l'âge d'homme atteint,
Par le vent, ô gué, par la pluie,
Porte close au nez du vilain
Car la pluie elle pleut jour et nuit.

Mais quand hélas, je fus conjoint,
Par le vent, ô gué, par la pluie,
Crâner ne me servit de rien
Car la pluie elle pleut jour et nuit.

Mais quand j'en vins à la vieillesse,
Par le vent, ô gué, par la pluie,
Je me consolai dans l'ivresse,
Car la pluie elle pleut jour et nuit.

Y a beau temps que la terre est née,
Par le vent, ô gué, par la pluie,
Tant pis ! la pièce est terminée
Et l'on souhaite vous plaire jour et nuit.

→ Organiser un débat sur le processus de la traduction, à partir des traductions des élèves et des trois extraits précédents.

Peut-on, comme le suggère Jean-Michel Déprats ci-dessous, établir un parallèle entre la traduction et la mise en scène ? Une majorité de metteurs en scène opte pour la traduction de Jean-Michel Déprats.

Ce dernier insiste sur la nécessité de réactualiser sans cesse les traductions¹³.

« L'enjeu de la traduction est de rouvrir constamment l'accès au texte, d'en aiguïser la compréhension. »

« La qualité majeure d'une traduction au théâtre, c'est que les mots aient une force de frappe ou de percussion car les mots ne sont entendus qu'une fois au théâtre. Si exacts qu'ils soient, soit ils parlent à l'imaginaire, soit ce sont des mots morts, s'ils n'éveillent pas par leur concrétude immédiate. [...] »

Jean-Michel Déprats *traduit Shakespeare*, Europimages FMP/La Sept Vidéo/Centre Georges Pompidou, avec la participation de la D.L.L., 1993.

« Chacun se veut fidèle même si les moyens diffèrent. Parce qu'il doit choisir, le traducteur est le plus souvent contraint à la liberté, à l'invention. »

Jean-Michel Déprats, « *Hamlet et La Nuit des rois* », *Shakespeare, la scène et ses miroirs*, collection Théâtre aujourd'hui, n° 6, CNDP, 1998.

13. Noter l'existence du C.I.T.L. : Collège international des traducteurs littéraires, qui a son siège administratif à Paris et son siège social à Arles.

Il a pour but de promouvoir la littérature traduite comme activité créatrice, et de mettre en relation les spécialistes et les personnalités intéressées par la traduction littéraire :

www.atlas-citl.org/

ANNEXE N° 9 = NOTE D'INTENTION DE JEAN-LOUIS BENOIT

« I am not what I am. » (Viola)

Une jeune femme sort de la mer. Elle se nomme Viola (ce nom ne sera prononcé qu'à la fin de la pièce). Son frère jumeau vient de se noyer au cours d'un naufrage. Dans le pays de fantaisie où elle échoue, elle se travestit en homme, cela sans aucune raison si ce n'est celle, secrète, de faire revivre ce frère aimé. Elle se fait appeler Césario, elle entre au service d'un homme mélancolique éperdument amoureux d'une autre jeune femme, en deuil elle aussi d'un frère, et qui possède les mêmes lettres que son propre nom : Olivia.

Césario tombe amoureux-se de son maître, tandis qu'Olivia s'éprend de Césario-Viola... Une suite de malentendus, de quiproquos et de méprises s'ensuivent nécessairement. Viola retrouve enfin son frère jumeau, vivant. Olivia va le séduire et l'épouser, Viola dévoile à tous sa féminité et est aussitôt aimée et épousée par son maître. Viola est toujours en Césario. On ne la verra jamais remettre sa robe.

Dans ce jeu de doubles et de reflets où l'autre est comme l'écho de vous-même, où la raison et la déraison, la farce et la gravité semblent se répondre, un amour, un seul, pousse la pièce en avant : celui, passionné, de Viola pour son maître Orsino. Seule Viola obtient ce qu'elle veut : Orsino et la «résurrection» de son frère.

Si cet amour est si profond, c'est certainement parce qu'il est éprouvé par un être androgyne, qu'il est trouble, troublant, tendu entre le féminin et le masculin, entier. Le travesti de Viola n'est pas un mensonge ou une simple commodité pour mener l'action : il reconstitue en toute vérité l'être humain avec ses deux moitiés, féminine et masculine, dans une lutte contre la mort qui lui a volé son double, ce frère jumeau qu'elle veut faire revenir à la vie.

Les personnages de *La Nuit des rois* sont des êtres égarés au bord de la mer, cette mer cruelle qui s'acharne à séparer les familles et à briser les liens. Hommes et femmes sont comme abandonnés à des forces inconnues, incompréhensibles. Ils ne comprennent pas

grand chose à ce qui leur arrive. L'amour lui-même est plein d'erreurs et d'errements. Aveugles souvent, ballottés, capricieux et même cyniques, ils voient ce qui n'est pas et sont ce qu'ils ne sont pas. Tout comme Iago, Viola peut dire : « I am not what I am. »

Dernière comédie lyrique, cette pièce de Shakespeare annonce les inquiétudes, les remises en question, les tons sombres des tragédies. Le quatuor de désœuvrés, Toby, Andrew, Feste, Maria, est donc chargé de chasser la tristesse qui enveloppe l'œuvre. Chants, danses, débauches, cris et duel s'entrelacent tout le long de la quête amoureuse de Viola.

Les comédies de Shakespeare sont toutes un peu tristes. Le monde étant ce qu'il est, comment ne le seraient-elles pas ? Mais cela n'exclut pas le rire et le divertissement. « Il pleut tous les jours ! Le monde est vieux ! » nous chante le bouffon à la fin de la pièce. « Mais heureusement, le théâtre est là ! »

Ces lignes sont écrites à plusieurs mois de la première répétition¹⁴. Mon spectacle *La Nuit des rois* est encore à l'état de songe. Je sais qu'il sera musical, chanté et dansé... Que les décors nous feront rapidement aller du bord de la mer aux salons austères d'Olivia et d'Orsino. Qu'il y aura un piano, des rideaux très légers, visibles et invisibles, des personnages en costumes du XVII^e siècle, en conversation basse, feutrée, et d'autres vociférant des obscénités, un bouffon fugeur, vieilli et fatigué d'être encore là, et un homme sombre en perruque au pouvoir menaçant qui est au centre d'une des scènes les plus drôles du théâtre de Shakespeare : Malvolio. Je sais que pour jouer cette pièce menée par des femmes, il faut de grandes actrices : ce sera donc Nathalie Richard qui interprétera Viola, Dominique Valadié le bouffon, et Ninon Brétécher Olivia. Arnaud Décarsin sera Orsino, Jean-Claude Leguay Sir Toby, Jean-Marc Bihour Sir Andrew, Laurent Montel le Capitaine et Antonio, Luc Tremblais Maria et Dominique Compagnon Fabien. Le reste de la distribution est en cours.

ANNEXE N° 10 = REBONDS

De nombreuses adaptations de Shakespeare font partie de la culture des élèves. Elles pourront s'inscrire dans l'objet d'études sur les réécritures, pour la série L.

Les élèves citeront probablement *Shakespeare in love* de John Madden (dont les dernières scènes évoquent la commande par Elisabeth I^{re} de *La Nuit des Rois* et la création du personnage de Viola qui marche sur les rives de l'Illyrie) ou *Romeo+Juliet* de Baz Luhrmann.

Citer telle ou telle œuvre sera une façon de montrer que l'œuvre de Shakespeare appartient au patrimoine culturel, sans cesse revisité par un nombre impressionnant d'artistes.

Films sur Shakespeare

- *Looking for Richard*, documentaire de Al Pacino (1995), présentant la vision populaire de l'œuvre de Shakespeare à travers des séquences filmées de la pièce *Richard III*. Avec Al Pacino, Alec Baldwin, Kevin Spacey, Winona Ryder, Aidan Quinn et Richard Cox ;
- *Shakespeare in Love* (1998), réalisé par John Madden, racontant la création de *Roméo et Juliette* ;
- *Why Shakespeare ?* (2005), documentaire de Lawrence Bridges sur l'influence de Shakespeare dans le jeu de l'acteur. Avec Tom Hanks, Martin Sheen et Michael York.

Adaptations cinématographiques majeures des pièces de Shakespeare

- *Romeo and Juliet*, film américain de George Cukor (1936) ;
- *Macbeth*, film américain d'Orson Welles (1948) ;
- *Hamlet*, film britannique de Laurence Olivier (1948) ;
- *The Tragedy of Othello : The Moor of Venice*, film américain d'Orson Welles (1952) ;
- *Julius Caesar*, film américain de Joseph Mankiewicz (1953) ;
- *Richard III*, film britannique de Laurence Olivier (1955) ;
- *Le Château de l'araignée*, film japonais d'Akira Kurosawa, adaptation de *Macbeth* (1957) ;
- *West Side Story*, d'abord comédie musicale puis film américain de Jérôme Robbins et Robert Wise, adaptation de *Roméo et Juliette* (1961) ;
- *The Taming of the Shrew (La Mégère apprivoisée)*, film italien de Franco Zeffirelli (1967) ;
- *Romeo and Juliet*, film italien de Franco Zeffirelli (1968) ;
- *Le Roi Lear (Король Лир - Korol' Lir)*, film soviétique de Grigori Kozintsev, sur une traduction de Boris Pasternak, film reconnu comme une adaptation magistrale de la pièce (1971) ;
- *King Lear*, film britannique de Peter Brook (1971) ;
- *The Tragedy of Macbeth*, film britannique de Roman Polanski (1971) ;
- *Ran*, film japonais d'Akira Kurosawa, adaptation du *Roi Lear* (1985) ;
- *Prospero's Books*, film britannique de Peter Greenaway, adaptation de *La Tempête* (1991) ;
- *Much ado about nothing (Beaucoup de bruit pour rien)*, film américano-britannique de Kenneth Branagh (1993) ;
- *The Lion King (Le Roi Lion)*, de Thomas Schumacher et Sarah McArthur (1994), adaptation partielle de *Hamlet* ;
- *Romeo+Juliet* de Baz Luhrmann (1997), transposition moderne de la pièce ;
- *The Lion King 2 (L'Honneur de la tribu)*, dessin animé américain de Rob LaDuca et Darrell Rooney (1998), adaptation partielle de *Roméo et Juliette*.

Spectacles inspirés de pièces de Shakespeare

- *The Fairy Queen*, opéra de Henry Purcell (1692), adaptation du *Songe d'une nuit d'été* ;
- *La Tempête*, opéra de Henry Purcell (1695) ;
- *Les Capulets et les Montaigus*, opéra de Vincenzo Bellini, adapté de *Roméo et Juliette* (1830) ;
- *Le Roi Lear*, ouverture d'Hector Berlioz (1831) ;
- *Roméo et Juliette*, symphonie dramatique d'Hector Berlioz (1839) ;
- *Macbeth*, opéra de Giuseppe Verdi (1847) ;
- *Hamlet*, poème symphonique de Franz Liszt (1858) ;
- *Béatrice et Bénédicte*, opéra d'Hector Berlioz, librement adapté de *Beaucoup de bruit pour rien* (1862) ;
- *Roméo et Juliette*, opéra de Charles Gounod (1867) ;
- *Roméo et Juliette*, ouverture fantaisie de Piotr Ilitch Tchaïkovski (1869) ;
- *Ophélie*, poème d'Arthur Rimbaud inspiré du personnage d'Ophélie dans *Hamlet* (1870) ;
- *Othello*, opéra de Giuseppe Verdi (1887) ;
- *Roméo et Juliette*, ballet de Sergueï Prokofiev (1935) ;
- *Le Roi Lear*, musique de scène de Dmitri Chostakovitch (1941) ;
- *Le Songe d'une nuit d'été (A Midsummer Night's Dream)*, opéra de Benjamin Britten (1960) ;
- *Macbeth*, pièce de théâtre d'Eugène Ionesco (Gallimard, 1972) ;
- *Lear*, opéra d'Aribert Reimann (1978) ;
- *Hamlet-machine*, pièce de théâtre de Heiner Müller (1979), traduction française aux Éditions de Minuit ;
- *Roméo et Juliette*, opéra de Pascal Dusapin (1988) ;
- *Roméo et Juliette*, ballet d'Angelin Preljocaj (1990).

Œuvres picturales

- *Lady Macbeth somnambule*, d'après *Macbeth*, par Johann Heinrich Füssli (1825), musée du Louvre ;
- *Le Coucher de Desdémone*, d'après *Othello*, par Théodore Chassériau (1849), musée du Louvre ;
- *Othello et Desdémone à Venise*, d'après *Othello*, par Théodore Chassériau (1850), musée du Louvre ;
- *La Mort d'Ophélie*, d'après *Hamlet*, de John Everett Millais (1852), Tate Gallery ;
- *Othello et Desdémone*, d'après *Othello*, par Jules-Robert Auguste, musée du Louvre ;
- *Macbeth et les trois sorcières*, d'après *Macbeth*, par Théodore Chassériau (1855), musée d'Orsay ;
- *Desdémone ou la Romance du saule*, d'après *Othello*, par Théodore Chassériau (1844), musée du Louvre ;
- *Roméo et Juliette devant la tombe des Capulet*, d'après *Roméo et Juliette*, par Eugène Delacroix (1855), musée Eugène Delacroix.

N. B. : L'exposition *De la scène au tableau*, ouverte du 6 octobre au 3 janvier au musée Cantini à Marseille, présente certains de ces tableaux :

http://www.marseille.fr/sitevdm/jsp/site/Portal.jsp?document_id=4074&portlet_id=8